

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 27

Artikel: Boutades
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197642>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

très blanche, des *émînes*¹ regorgeantes de lait, du souper appétissant, servi près de l'âtre toujours gai.

Un jour, le père dut monter à l'alpe de la Maïna à cause d'une vache qui donnait trop de lait et en perdait entre les traites. L'air était lourd, le ciel sombre. On pressentait l'orage, et lui, inquiet, ne s'arrêta pas longtemps parmi les pâtres.

Mais les fées prévoient l'avenir et connaissent les secrets de détourner les malheurs. C'est pourquoi la mère de famille, ce jour-là, prévoyant une grêle terrible, moissonna son blé encore vert et, à peine dépouillé de sa fleur, le rentra dans le *rancard*. Aidée de toutes les fées de la montagne, elle déposa entre chaque gerbe un paquet de branches d'aulne vert.

Le travail était à peine terminé qu'une grêle épaisse ravagea la campagne, hâchant tout sur son passage. Les paysans terrifiés pleuraient dans leurs sombres demeures; car ils restaient sans ressources au bord d'une forêt peuplée d'ours, de loups et d'autres animaux sauvages.

Notre homme était arrivé chez lui juste à temps pour éviter le gros orage. Il avait rentré sa vache et séché ses vêtements, quand il apprit ce qu'avait fait sa prévoyante épouse. Mais quelle ne fut pas la déception de celle-ci, lorsque, au lieu de remerciements qu'elle s'attendait à recevoir, elle se vit accablée de reproches et même d'injures. « Qu'ai-je donc fait, s'écria-t-il, d'épouser une *mauvaise fée*? » Il n'avait pas fini de prononcer ces mots qu'il vit sa femme disparaître, s'évanouissant comme une fumée. Les enfants se mirent à geindre et à pleurer, et un bruit sinistre, comme celui que produit un reptile qui glisse entre les pierres, frappa les oreilles du père.

Pour donner le change aux sentiments qui commençaient à l'acabler, notre homme s'en fut à sa grange. Et qu'y voit-il? Son blé, ce blé qu'il croyait perdu et en train de pourrir, était en parfait état et gonflait ses épis sous l'influence de la chaleur suffocante produite par la fermentation des branches d'aulne. En examinant de près les épis, il les vit gros et déjà jaunissants. Il comprit alors combien il avait été injuste envers la prévoyante fée; mais son orgueil l'empêcha de se rétracter.

Reentrant penaud dans la maison, il y trouva le souper servi comme à l'ordinaire, les enfants attablés et mangeant seuls la soupe copieusement servie.

« Qui donc vous a servi le souper? demanda-t-il. — C'est la mère. — Où s'en est-elle allée? — Elle est sortie sans dire où. — Elle ne vous a rien dit pour moi? — Oui; elle désire que tu rétractes tes paroles. — Ça, jamais!

Il entendit alors dans le lointain un tapage infernal. Les fées réunies faisaient fête à la mère et la sollicitaient de rentrer au milieu d'elles.

Inquiet, il soupa seul et dormit peu, en songeant aux avantages qu'il avait perdus. Quand il se leva le lendemain, très tard, il trouva les enfants habillés, lavés, peignés, et leur déjeuner servi sur la table. Sa femme l'avait, encore une fois, prévenu.

Plusieurs jours se passèrent ainsi, sans qu'il lui vînt à l'idée qu'il eût à présenter des excuses à celle qu'il avait offensée. Quand il descendit au moulin de Beuzon pour y faire moudre le blé qu'il devait à la prévoyante de sa bonne femme, le meunier demeura stupéfait de la beauté des grains. Il ne comprenait pas comment, dans un pays tout ravagé, notre homme seul avait à faire moudre du blé. Celui-ci conta son histoire et s'entendit vertement tancer par le meunier, qui lui conseilla de faire toutes les concessions possibles afin de ramener sa femme au logis.

Son parti fut vite pris; dès le lendemain il se rétracterait. Tout joyeux de cette détermination, il chargea son sac de farine sur ses robustes épaules et remonta le sentier de Cleïbe. A son retour il constata chez lui le plus grand désordre. Tout avait mauvais air, tout, sauf les enfants qui, toujours soignés par leur mère, prospéraient et jouissaient de la vie. Il leur dit son désir de revoir sa femme et les chargea de lui demander de revenir au logis.

Le lendemain matin, l'aînée des fillettes le réveilla, en lui disant que sa mère reviendrait à la condition qu'il embrassât ce qui se présenterait à

ses yeux derrière la porte de la cuisine; car elle ne croyait plus à des promesses qu'il ne savait pas tenir. De joie, il sauta hors de son lit, s'habilla à peine et courut à la cuisine, où d'abord il ne vit rien. Il croyait déjà à une mystification, quand il entendit sortir des dalles le même bruissement de reptile qu'il avait ouï lors de la disparition de la fée. Il vit bientôt, derrière la porte, apparaître la tête hideuse d'un serpent, qui s'enroula autour de son corps jusqu'à ce que la tête fût à la hauteur de celle du pauvre homme ahuri. Celui-ci, ne pouvant vaincre sa répulsion, saisit vigoureusement la bête et la rejeta violemment sur le sol, où il vit apparaître, soudain, la figure de sa bonne femme, qui lui reprocha sa faiblesse en ces termes: « Puisque tu n'as pas su vaincre, pour obtenir ton pardon, le dégoût que je t'ai inspiré en prenant la forme d'un serpent, tu ne me verras plus. J'abandonne mes enfants et la fortune et vais rentrer dans l'incomparable empire de mes compagnes. »

Elle disparut, et, depuis lors, le pauvre hère traîna une existence malheureuse. Ses enfants fondèrent une race de bandits, ses filles tombèrent dans la catégorie des mauvaises femmes, et lui-même mourut de chagrin et de remords à la fleur de l'âge.

L'âme et la bête.

Dans la dernière réunion de la Société d'histoire de la Suisse romande, une intéressante communication a été faite sur le séjour des frères Xavier et Joseph de Maistre à Lausanne. M. de Molin nous apprend que c'est dans le salon de Beauregard que Xavier de Maistre a donné la première lecture de son spirituel ouvrage, le *Voyage autour de ma chambre*.

Cette communication nous a donné l'idée de relire ces pages charmantes. C'est ce que nous avons fait, et jamais lecture ne nous fut plus agréable. Aussi avons-nous la persuasion que tous ceux qui feront comme nous y trouveront le même plaisir.

Disons à cette occasion que les personnes qui ne possèdent pas cet ouvrage peuvent se le procurer au prix de 25 c. dans toutes les librairies, édition de la *Bibliothèque nationale* à Paris.

Nous ne pouvons résister au désir de glaner, dans le *Voyage autour de ma chambre*, cette page délicieuse:

..... Je me suis aperçu, par diverses observations, que l'homme est composé d'une âme et d'une bête. Ces deux êtres sont absolument distincts, mais tellement emboîtés l'un dans l'autre, qu'il faut que l'âme ait une certaine supériorité sur la bête pour être en état d'en faire la distinction.

Je tiens d'un vieux professeur que Platon appelait la matière *l'autre*. C'est fort bien, mais j'aimerais mieux donner ce nom par excellence à la bête qui est jointe à notre âme. C'est réellement cette substance qui est *l'autre* et qui nous lutine d'une manière si étrange.

On s'aperçoit bien, en gros, que l'homme est double; mais c'est, dit-on, parce qu'il est composé d'une âme et d'un corps; et l'on accuse ce corps de je ne sais combien de choses, mais bien mal à propos assurément, puisqu'il est aussi incapable de sentir que de penser. C'est à la bête qu'il faut s'en prendre, à cet être sensible, parfaitement distinct de l'âme, véritable *individu*, qui a son existence séparée, ses goûts, ses inclinations, sa volonté, et qui n'est au-dessus des autres animaux que parce qu'il est mieux élevé et pourvu d'organes plus parfaits.

Messieurs et mesdames, soyez fiers de votre intelligence tant qu'il vous plaira; mais déliez-vous beaucoup de *l'autre*, surtout quand vous êtes ensemble.

J'ai fait je ne sais combien d'expériences sur l'union de ces deux créatures hétérogènes. Par exemple, j'ai reconnu clairement que l'âme peut se faire obéir par la bête, et que, par un fâcheux retour, celle-ci oblige très souvent l'âme d'agir contre son gré. Dans les règles, l'une a le pouvoir législatif et l'autre le pouvoir exécutif; mais ces deux pouvoirs se contraient souvent.

Le grand art d'un homme de génie est de savoir bien élever sa bête afin qu'elle puisse aller seule, tandis que l'âme, délivrée de cette pénible accointance, peut s'élever jusqu'au ciel.

Mais il faut éclaircir ceci par un exemple.

Lorsque vous lisez un livre, monsieur, et qu'une idée plus agréable entre tout à coup dans votre imagination, votre âme s'y attache tout de suite et oublie le livre, tandis que vos yeux suivent machinalement les mots et les lignes; vous achevez le passage sans le comprendre et sans vous souvenir de ce que vous avez lu. Cela vient de ce que votre âme, ayant ordonné à sa compagne de lui faire la lecture, ne l'a point avertie de la petite absence qu'elle allait faire, ensuite que *l'autre* continuait la lecture que votre âme n'écoutait plus.

Bambanet et la dama.

Du on part d'ans, l'ont coutema dè fèrè pè Metrux cein que l'ai diont l'abbahy dâi gottrausès (fête des narcisses), que l'est don tot coumeint 'na petita Abbahy dâi Vagnolans et lè Pokâimo cein font po amusâ on bocon cliâo Godèmes que sont ein peinchon dein cliâo grands z'hôtets dè per lè.

— Et cein est, ma fai, rudo galé à vairè.

Sti an, Jeannot Bambanet, que demâorè pè Velanâova, l'âi est zu avoué sa fenna et quand l'arreviront pè la Rouvenaz l'étiout tot ébahy dè vaire quin commerço l'âi avâi perquie: dâi drapeaux pè totès lè fenètrès, dâi guirlandes avoué dâi liberté-patrie pè totès lè tserriarès et dâi botiets on pou pertot.

Coumeint vo peinsâ, Bambanet et sa fenna aviont adè lo naz ein l'air po guegni on pou totès cliâo z'affèrès et failai vaire lo bio mondo qui iavai perquie; y'ein avâi quasu atant qu'à 'na faire.

Mâ l'ein est arrevâ tot parâi 'na sorcière à cé pourro Jeannot; tandi que vouaitivè cé commerce, ne va-te pas posâ lo pi su la roba dè 'na balla dama que passâvè justameint dè-couté. Cliâa dama avâit met 'na roba que traî-nâvè on bocon et, ma fai, cein a fé grrr... que l'eut bo et bin son gredon tot dégrussi pè derrèrâi.

La dama, quand l'ouët cein, sè revirè et sè met à derè, ein vouaitèint Jeannot avoué dâi ge coumeint dâi cadrans dè relodzo:

— Gros bœuf!

— Pardon! estiuse, l'âi fe Jeannot, ne l'é pas fé esprit!

— Je vous répète: vous n'êtes qu'un gros bœuf!

— Que volliâi-vo, l'ai dese adon Bambanet, jamé n'arè cru que lè dzouvenès modzes ausant d'asse grantès quies!

Boutades.

Une domestique accourait l'autre jour au guichet de la gare et demanda à la hâte un billet pour Genève.

— Il n'y a pas de train pour Genève maintenant, répond l'employé.

— Taisez-vous!... pas possible!

— Non, il faut attendre une heure au moins. — Voyez-vous çà. Eh bien, c'est ma maîtresse qui m'a *enduïte* en erreur.

Un aubergiste, qui demeure au bord du *Talent*, reçoit un jour la visite d'un ami auquel il offre un verre de vin. Après avoir dégusté, l'ami frappe amicalement sur l'épaule de l'aubergiste et lui dit avec bonhomie:

— Ecoute, je crois bien que ton vin a plus de talent que d'esprit.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Fournitures de bureaux.

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Factures. — Circulaires.

Cartes d'adresse et de visite.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.

¹ On appelle *émîne*, en Valais, le grand baquet dans lequel on fait reposer le lait, avant de l'écumer.